

quelques pierres racontent ...

VAUCANSON précurseur de la Cybernétique

La famille de ce «mécanicien de génie» venue d'ailleurs, a doté Grenoble de cet enfant en 1709 — quoique parisien quand le succès retentissant de ses automates remplit l'Europe du dix-septième siècle — il est grenoblois, malgré tout !

Ce nom de «Vocanson» — sa première orthographe — viendrait de Vocance, entre Ardèche et Haute Loire, berceau de la famille. En 1650, Louis Vocanson s'installe à Toulouse, et le nom est agréablement connu, car il est Parfumeur du Roi. Ses fils émigrent pourtant. Pourquoi ? Ils sont gantiers et Grenoble commence à attirer ces travailleurs de fines peaux. En 1694, Jean et Jacques Vocanson ouvrent un atelier de ganterie rue Très-Cloître. Mais Jacques quitte l'atelier fraternel après avoir épousé Dorothee Lacroix, native de Grenoble (1704). Ils ne vont pas très loin : au 3 rue Brocherie. C'est là que naît Jacques (les noms se répètent dans les familles), en 1709, le dernier de dix enfants.

Ce n'est que huit ans plus tard qu'ils iront dans la maison, dite de Vaucanson, rue Chenoise, où la famille n'habite que très partiellement cette magnifique demeure du dix-septième siècle, propriété du Président d'Ornacieux. Beaucoup plus tard, après la mort de Vaucanson, en 1782, sa veuve y habitera encore. Messieurs Liaigre et Doyon nous apprennent les rares détails connus sur la vie de notre citoyen.

L'abbé Dufour, oratorien, fait sa première éducation, puis il part au séminaire de Saint Martin de Miséré (Montbonnot) où «fort jeune encore il s'occupait de petits ouvrages de mécanique et réparait, avec succès, les montres de toutes ses connaissances» dit le M.S. de Grenoble. A quatorze ans chez les Jésuites de Grenoble, puis novice à Lyon chez les Minimes, il fabrique toujours des automates. Esprit et mains travaillent.

En 1733 «Monsieur Jacques de Vaucanson, ingénieur» sous-loue une belle salle dans l'hôtel de Longueville à Paris. L'ingénieur travaille au mécanisme de son Joueur de Flûte. En 1738, il fonctionne ! Fontenelle le présente à l'Académie Royale des Sciences.

Vaucanson était introduit dans le salon à la mode du généreux fermier général Monsieur de la Poupelière.

Là le mélange de physique, philosophie, esthétique et musique qu'il avait d'ailleurs appris dans sa jeunesse se développa mieux que dans la sévère rue Chenoise.

Il n'aurait pas pu créer le Flûteur sans être musicien. A Paris, le public put voir aussi «le canard digérateur», puis un joueur de galoubet, s'accompagnant au tambourin. Ces automates firent sensation ; tous sont à Paris et voyagèrent même hors de France.

Il y en a toujours à Paris mais Grenoble n'en possède pas un spécimen !

Si l'automatisme était née, Vaucanson se montra Dauphinois : c'est qu'il veut faire servir l'automatisme à l'industrie. Et en 1741, il y parvient : les ministres de Louis XV le chargent de construire un métier à tisser automatique. Ce métier est réalisé en 1747. Mais, choc inattendu, la corporation des tisserands empêche son implantation dans les usines par crainte du chômage.

Ces mêmes buts sont maintenus dans l'Ecole qui porte le nom de cet homme obstiné et méconnu. Créée en 1836 sous le nom d'Ecole Supérieure, Ecole professionnelle de 1851 à 1877, elle ne revendique qu'en 1876 le parrainage de Vaucanson. Mais, dès 1836, elle préparait aux grandes écoles : Arts et Métiers, Mines, Ponts et Chaussées, par trois années d'études, avec ateliers de travaux manuels, de moulages artistiques et manipulations chimiques (1834). Monsieur Clopin «ancien débris des Guerres de l'Empire» est premier directeur,

mais de la place à Monsieur Hauquelin, directeur intelligent qui reste en place pendant quarante ans. «L'Ecole Professionnelle est un trait d'union entre la bourgeoisie et les ouvriers et commerçants (C. Perrin).

Elle est installée en 1851 rue de la Saulaie dans le Couvent de ces Ursulines qui, elles, iront à Sainte Marie d'En Haut. La rue est devenue depuis la rue Hauquelin.

Les élèves sont admis dès douze ans, la scolarité est de 6 F par mois. Les débuts furent modestes : 19 élèves. L'école fut d'abord logée dans la Tour de l'Hôtel de Ville, mais, en 1840, ils sont cent huit élèves. Les études durent trois ans, mais quatre, en réalité, avec une année pour la spécialisation. Une vingtaine de bourses sont offertes par la Ville. Il fallut plus de trente ans pour avoir cabinet de physique, laboratoire de chimie, bibliothèque à cette «Ecole polytechnique du peuple».

En 1878, avec les réformes à l'Ecole Vaucanson, les élèves commencent la journée à 6 heures et demie en hiver, 6 h en été et finissent à 7 heures et demie du soir. Les semaines de cinq jours ne sont pas encore à l'horizon ! Au contraire, on adjoint d'autres matières : dessin industriel, littérature, histoire, géographie, législation et Droit commercial, langues vivantes. Dans l'ancienne chapelle (qui a été le Musée Stendhal) on installe les travaux mécaniques, la salle de modelages et moulages. On dirait qu'il fallait ce trait d'union entre deux grenoblois plus célèbres ailleurs que chez eux : Vaucanson et Stendhal !

Cette école a un règlement spécial. Elle s'agrandit aussi matériellement en 1888 : cuisine, préau, dortoir, réfectoire sont dans un bâtiment du XVII^e siècle, rue de la Saulaie, bâtiment démoli ces dernières années au grand regret du Comité de Sauvegarde de Grenoble et remplacé par du «moderne». Les professeurs sont excellents : Ravanat pour le dessin, naturellement, Brondel, Veyron (Officier d'académie publique) etc... Les élèves

obtiennent des médailles à Lyon, et même la fanfare de l'Ecole, née en 1885, obtient la médaille de vermeil. L'Ecole reluit. Que diraient les élèves actuels s'ils devaient — comme leurs aînés — passer le dimanche en exercice à l'Esplanade :

V.G.
bataillons scolaires y ont sous la conduite d'un officier en retraite. Ils avaient aussi la piscine une ou deux fois par semaine.

Les études sont sanctionnées par des diplômes, ou le baccalauréat d'enseignement spécial, et le concours aux Ecoles Normale, Arts et Métiers, Vétérinaire, etc... L'Association des Anciens Elèves est créée à cette époque et reste fidèle et agissante, aidant les jeunes générations. Parmi ces «anciens» figurent des noms connus.

Avec le nom de Vaucanson, cette «école pratique du Commerce, d'Industrie et d'Agriculture» en 1897, va devenir le Lycée d'Etat Technique Vaucanson. Il n'est que depuis 1925 dans un terrain plus vaste et aéré, rue Anatole France. Ce sont les bâtiments de l'ancien séminaire du Rondeau, auxquels on en a adjoint quelques uns, tout récents. La structure de l'Ecole a été modifiée : la section conducteurs-électriciens, aide-chimistes, est au lycée Jean Bart; celle des techniciens supérieurs est rattachée aux Instituts Universitaires de Technologie, et son Ecole Hôtelière est devenue autonome. Mais d'autres sections ont été créées : techniciens-papetiers, Math Sup et Math Spé technologiques, tandis qu'existent toujours les cours techniques pour le bâtiment, etc... rendant efficaces ces études aux nombreux débouchés.

Croirait-on que tout le matériel et les élèves arrivèrent de la rue Hauquelin «dans les voitures fourragères de l'Administration Militaire, sur lesquelles s'entassèrent des machines, des outils, des archives poudreuses, des meubles, un matériel hétéroclite et invraisemblable, au pas mesuré des mulets militaires ? Du fouillis magnifique des chargements, émergeaient les têtes éveillées et joyeuses des gars de Vaucanson, scandant la marche de leurs chants» écrit le directeur de l'époque.

Les gars de Vaucanson ne sont pas des automates, s'ils en connaissent les rouages, ils sont restés des élèves éveillés et joyeux qui deviennent des hommes appréciés dans leur métier.

M.H. FOIX ■

C.S.V.G.

Notre Assemblée Générale s'est déroulée le mardi 14 mars à la Maison du Tourisme. Cent-dix membres du Comité s'y trouvaient présents ou représentés, chiffre qui dépassait le quorum exigé par nos statuts pour tenir séance. Le Conseil d'Administration fut d'abord complété par l'élection au scrutin secret de cinq nouveaux membres : MM. Falcoz, Adage, Simiand, Collardelle et Girard.

Le rapport financier, qui obtient à l'unanimité le quitus pour Madame Théoux, trésorière, montre que notre Association équilibre de justesse un budget dénué de tout gaspillage. Si nous voulons continuer notre action, notamment les restaurations de portes, et tenir compte des augmentations prévisibles du coût de la vie, il est prudent de porter la cotisation annuelle de 20 à 25 F. Cette mesure est adoptée à l'unanimité.

Après un rappel de nos sorties et conférences depuis un an, et l'annonce des prochaines, la discussion porte sur les diverses questions que nous suivons en ce moment à Grenoble. Nous avons l'assurance de la municipalité que les travaux vont se poursuivre activement aux Trois-Dauphins, après un retard dû à de nouvelles recherches sur la rentabilité de l'ouvrage. L'achèvement, prévu pour septembre 1979 ne doit pas être attendu avant mars 1980. En attendant, la fragilité de la façade, privée de tous ses supports, inquiète tout le monde et fait souhaiter une rapide réalisation des maçonneries qui doivent monter derrière et la soutenir définitivement.

Les travaux de la Tour de l'Île, sans lui restituer tout à fait son aspect initial, vont lui conférer une allure propre et pittoresque. Le travail des archéologues a permis une étude approfondie de l'édifice, très utile à sa restauration exacte et à une meilleure connaissance de l'histoire de Grenoble. Parallèlement, signalons que le crédit annuel alloué pour la Bastille ira en priorité à la réparation de l'échauguette effondrée sur le versant de St Martin-le-Vinoux. En revanche, les travaux de l'apparte-

Samedi 22 avril, visite des églises restaurées de Seyssins et Seyssinnet. Eglise et Château de Varces. Départ 14 h 15 Place de Verdun.

ment Gagnon attendront une date ultérieure.

On peut se rassurer pour le passage éventuel d'une voie rapide depuis St Roch, à travers l'Île Verte. L'emprise en a été inscrite au P.O.S. de la ville en 1976, à la demande de l'équipement, mais la ville maintient le refus absolu qu'elle a déjà exprimé. Ajoutons que la politique actuelle en la matière n'est pas favorable à de grandes dépenses pour des percées meurtrières en vue de favoriser la pénétration des automobiles. Il semble donc qu'il n'y ait pas de menace, actuellement, sur ce chapitre.

Le ravalement qui s'étend dans les vieux quartiers (rue de Bonne, Place Ste Claire etc) satisfait dans l'ensemble, car les façades colorées égayent la ville et correspondent sans doute à un état ancien. Toutefois, certaines fautes-notes font regretter un contrôle insuffisant sur les entreprises. D'autre part, lorsqu'il s'agira de traiter la rue Voltaire, il conviendra, vu son caractère particulier, d'établir des règles différentes.

Enfin, le nettoyage intérieur de St Louis s'achève. La pauvreté des matériaux a imposé d'enduire le revers des piliers qui était en blocage et non en pierre de taille. La couleur des murs met bien en valeur les niches et décorations architecturales, mais elle est un peu soutenue et crée une dissonance avec les colonnes jaunes des autels du transept. Une modification va d'ailleurs être apportée dans ce secteur. La chaire, les confessionnaux (3 sur 5 sont conservés ici, les 2 autres au Musée Dauphinois) se détachent fort bien sur les nouvelles teintes.

Mais les tableaux du choeur apparaissent très sales sans qu'on puisse espérer des Monuments Historiques un nettoyage. Deux toiles du XVIII^e qui étaient dans le fond de l'église vont prendre place, au moins provisoirement, au dessus des autels du transept.

Tels sont, brièvement résumés les points essentiels évoqués et débattus au cours de cette Assemblée Générale.

Robert BORNEQUE ■
Président